

Mondes parallèles ou convergents ? *Le Vrai Monde ?*

Louise Vigeant

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

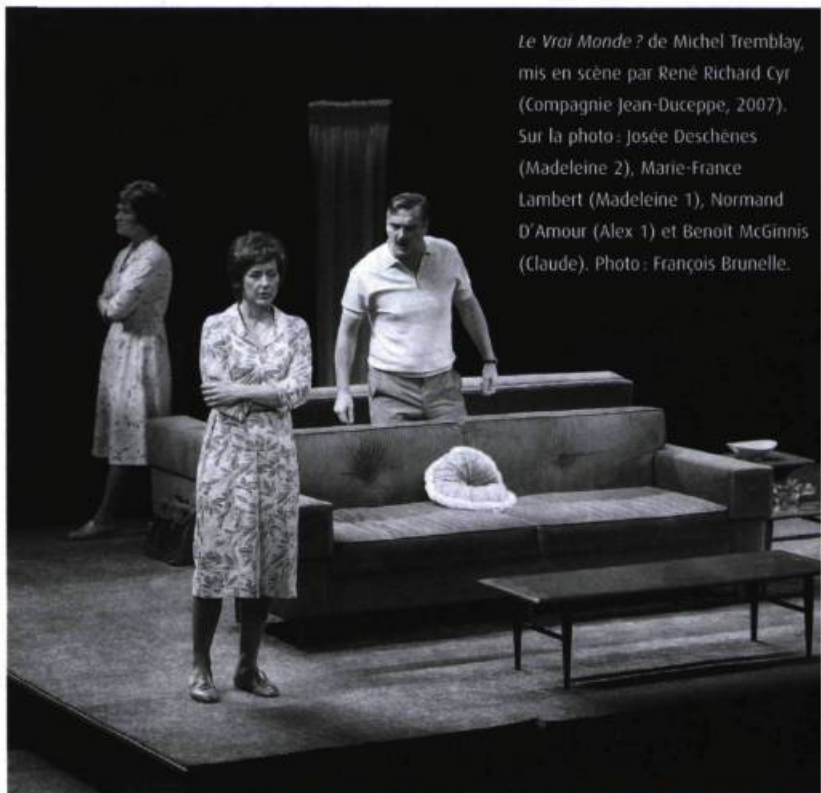
Vigeant, L. (2008). Compte rendu de [Mondes parallèles ou convergents ? *Le Vrai Monde ?*]. *Jeu*, (126), 42–46.

LOUISE VIGEANT

Mondes parallèles ou convergents ?

Le père dit : « Peut-être que tout est ben plus simple que c'que t'as dans'tête... » ; le fils rétorque : « Peut-être que tout est ben plus compliqué que c'que vous voulez admettre¹ ! ». Michel Tremblay, avec son sens extraordinaire de la formule, résume ici en quelques mots l'enjeu de son drame. Ce parallélisme – figure de style consistant à mettre en parallèle deux énoncés de même construction syntaxique – parle clairement du thème central de la pièce *le Vrai Monde ?* : la réalité n'est parfois qu'une question de perception. Cela étant, l'écriture est un moyen par lequel on peut explorer les méandres de cette réalité et, qui sait, peut-être la rendre plus intelligible. Ainsi Claude, le personnage central, écrivain en herbe, cherche-t-il, littéralement, à mettre en scène, pour lui-même d'abord, mais aussi pour les siens, la vie de sa famille... et ce, par le biais du faux qui joue au vrai.

Parmi les procédés littéraires, toute forme de parallèle, dont le parallélisme, « rapproche l'un de l'autre, sous leurs rapports physiques ou moraux, deux objets dont on veut montrer la ressemblance ou la différence² ». Ressemblance et différence, voilà bien deux mots-clés pour comprendre cette pièce qui, dès son titre – tout est déjà dit par le point d'interrogation –, installe sa trame : quand la différence entre la fiction et la réalité devient-elle ressemblance ? Habilement, Michel Tremblay propose, comme à son habitude, une composition complexe qui fera s'entrechoquer deux mondes : d'une part, le « réel », dans lequel évoluent Claude, sa mère Madeleine (qu'il est venu voir pour récolter ses impressions après



Le Vrai Monde ? de Michel Tremblay, mis en scène par René Richard Cyr (Compagnie Jean-Duceppe, 2007). Sur la photo : Josée Deschênes (Madeleine 2), Marie-France Lambert (Madeleine 1), Normand D'Amour (Alex 1) et Benoît McGinnis (Claude). Photo : François Brunelle.

1. Michel Tremblay, *le Vrai Monde ?*, Montréal, Leméac, 1989, p. 88.

2. Bernard Dupriez, *Gradus. Les Procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, UGE, 1984, p. 321.

qu'il lui eut laissé à lire son premier manuscrit), son père Alex ainsi que sa sœur Mariette et, d'autre part, cet autre monde, fictif celui-là, qu'il a créé et où il fait s'affronter tantôt Madeleine II et Alex II, tantôt Mariette II et son père, Alex II. Personnages dont on peut dire qu'ils sont à la fois différents et ressemblants. Ainsi nous trouvons-nous devant deux mondes... mais une seule famille³.

Qui sa valise, qui sa serviette de cuir

René Richard Cyr a mis en scène cette pièce toujours aussi fascinante à l'automne 2007, soit vingt ans après sa création⁴. Inventive à certains égards, bien qu'assez conventionnelle, sa mise en scène était très efficace et a permis aux spectateurs de suivre Michel Tremblay dans tous les détours, sinuosités et ondulations des deux thèmes omniprésents de son œuvre que sont l'écriture et les relations familiales. Ressemblance et différence apparaissent, ici aussi, comme les mots-clés : personnages, objets, discours, tout y est mis en parallèle.

Le Vrai Monde ?

TEXTE DE MICHEL TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : RENÉ RICHARD CYR ; DÉCOR : PIERRE-ÉTIENNE LOCAS ; COSTUMES : SARAH BALLEUX, ASSISTÉE DE KARINE DESMARAIS ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; MUSIQUE : ALAIN DAUPHINAIS ; ACCÉSSOIRES : NORMAND BLAIS ; MAQUILLAGES : FRANÇOIS CYR ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC ÉMILIE BIBEAU (MARIETTE 1), NORMAND D'AMOUR (ALEX 1), JOSÉE DESCHÈNES (MADELEINE 2), BERNARD FORTIN (ALEX 2), MARIE-FRANCE LAMBERT (MADELEINE 1), MILÈNE LECLERC (MARIETTE 2) ET BENOÎT MCGINNIS (CLAUDE). PRODUCTION DE LA COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE DU 31 OCTOBRE AU 8 DÉCEMBRE 2007.

Je ne prendrai, pour commencer, qu'une seule image qui m'a semblé particulièrement significative : quand Alex arrive, il pose bien en vue sa valise de commis voyageur, qui restera là tout au long de la pièce comme une sorte d'emblème de ce père toujours en déplacement, autant dire absent. Claude, lui, porte une serviette de cuir que son père ridiculiserait tout de go : « Tu te promènes toujours avec ta petite serviette d'intellectuel pour aller travailler ? Que c'est que tu mets, dedans ? Ton lunch ? Ton lunch pis tes manuscrits... Quand est-ce qu'on va

avoir droit à ça, la grande révélation ? Hein⁵ ? » Il ne croyait pas si bien dire... Si, pour lui, cette serviette est risible, pour Claude, elle représente, en effet, un espoir, celui de s'élever au-dessus de sa condition et de participer, par son écriture, à éclairer certains coins sombres de la vie familiale. Ainsi, ces simples accessoires prennent une valeur symbolique : la valise d'Alex concrétisant la vie « réelle » de cette famille et la serviette de Claude, cet autre monde, celui qu'il a inventé, mais pour mieux parler de la première. Ainsi le parallèle, la figure de style au cœur de la construction de la pièce de Michel Tremblay, est-il aussi l'inspiration de la mise en scène de René Richard Cyr. On pourrait multiplier les exemples : de la musique aux costumes.

Claude est accueilli pour le moins froidement par sa mère qui est outrée des propos de ce fils qui s'est manifestement inspiré de sa famille dans ce premier opus ; elle reconnaît son salon, ses meubles, son tapis usé, elle reconnaît sa robe et sa coiffure,

3. Cette formule m'est inspirée par le travail d'un étudiant, Emmanuel Lacoursière, alors que nous étudions en classe ce spectacle.

4. La création a été assumée par André Brassard au Théâtre français du CNA à Ottawa et au Rideau Vert en 1987 (voir l'article de Pierre Lavoie dans *Jeu* 47, 1988.2). Brigitte Haentjens en a fait une mise en scène en 1999 au Rideau Vert également. La pièce a aussi été montée par Gill Champagne, du Théâtre Blanc, avec des comédiens suisses du Théâtre Le Poche de Genève, une coproduction présentée au Théâtre Périscope de Québec à l'automne 2002 (voir l'article d'Isabelle Tremblay dans *Jeu* 106, 2003.1).

5. *Le Vrai Monde ?*, op. cit., p. 21.





Le Vrai Monde ? de Michel Tremblay, mis en scène par René Richard Cyr (Compagnie Jean-Duceppe, 2007). Sur la photo : Benoit McGinnis (Claude) et Normand D'Amour (Alex 1). Photo : François Brunelle.

dit-elle, mais elle ne se reconnaît pas elle-même. Elle lui dit qu'il a inventé des scènes qui n'ont jamais eu lieu. En effet, elles n'ont pas eu lieu... mais c'est justement parce qu'elles n'ont pas eu lieu qu'il les a écrites, réplique Claude. Il a voulu mettre dans la bouche de sa mère, comme de sa sœur Mariette, des propos qu'il aurait voulu les entendre prononcer et, surtout, qu'il est persuadé qu'elles mouraient d'envie de dire sans oser le faire. L'écrivain n'est-il pas là pour exprimer l'indicible ? Claude est donc profondément étonné que sa mère ne le félicite pas de l'acuité de son regard et ne lui soit pas reconnaissante d'avoir formulé toutes les récriminations contre son mari, Alex, qu'elle gardait rentrées en elle. À ses yeux d'auteur, sa pièce, bien que relevant de la fiction, dit une vérité qui a pour seul défaut, pour ne pas mériter le nom de vérité, de simplement n'avoir jamais été « réalisée », dans le premier sens du terme ! Et c'est ainsi que la fiction et le réel se regardent dans le miroir.

Bien entendu, ce n'est pas la première fois que la question du rapport entre réalité et fiction est posée en littérature. Loin s'en faut ! Mais il faut bien dire que la pièce de Michel Tremblay illustre d'une manière particulièrement efficace l'idée selon laquelle la littérature est un mensonge qui dit la vérité. Cela est d'autant plus vrai (décidément !) pour le théâtre, l'art par excellence du faux vrai ou du vrai faux... Aussi le spectateur verra-t-il évoluer sur scène à la fois les personnages du « réel » (entre guillemets puisqu'il s'agit là, bien sûr, d'un premier niveau de fiction pour le public de la pièce de Tremblay) – Claude, avec son père, sa mère et plus tard sa sœur Mariette –, et les personnages fictifs de sa pièce. La représentation de ce théâtre dans le théâtre – le parallèle entre les deux groupes de personnages – constitue le premier

défi de la mise en scène de cette pièce de Michel Tremblay. Malgré la complexité de cette structure, le spectacle de René Richard Cyr était d'une grande lisibilité; le public ne pouvait jamais confondre les deux niveaux, et le « travail de décodeur » du spectateur n'en était que plus intéressant.

Scène sur scène

Bien servis par l'immense plateau du Théâtre Jean-Duceppe (espace souvent ingrat), René Richard Cyr et Pierre-Étienne Locas ont choisi de construire une scène sur la scène délimitant l'espace du salon où tous les personnages évoluent, mais qui pouvait aussi être délaissée par Claude qui, à certains moments, descendait de cette scène et se retirait dans un *no man's land*, côté cour, pour regarder vivre ses créatures. Pivot du spectacle, il ne quittait pas l'aire de jeu. Ce décor était suffisamment réaliste pour permettre au spectateur de situer l'histoire en 1965 avec ses meubles de l'époque : ses divans dos à dos (parallèle, disions-nous...), sa table à café, sa chaîne stéréo ; cependant, le mur de fond étant fait de rideaux, on ne pouvait oublier que se jouait là du théâtre (peut-être étions-nous, d'ailleurs, ces spectateurs que Claude voulait pour sa pièce...). À la scène finale, quand Alex II, furieux de la décision de Madeleine de demander le divorce, saccage l'appartement, il tire sur ces rideaux, pour laisser voir l'envers du décor. Un projecteur feint de tomber ; d'autres s'illuminent graduellement et s'intensifient au point d'aveugler le public qui se voit ainsi, à son tour, « sous les projecteurs » : le théâtre a disparu mais le réel se voit éclairé par le théâtre ! Belle métaphore des pouvoirs du théâtre encore une fois. Cependant, comme tout dans ce spectacle est binaire, ces réflecteurs représentent aussi le feu qui brûle le manuscrit de Claude quand Alex I, tout aussi furieux que son double, détruit ce que son fils a écrit... dit... pensé. L'effet est puissant.

Mais qu'à cela ne tienne, la pièce de Claude n'a plus raison d'être. En fait, son existence seule (le père ne la lit pas) a suffi à provoquer la scène entre le fils et le père, où éclate le besoin d'affection de Claude et se confirme la cruelle incapacité du père à y répondre, scène que Madeleine I avait justement reproché à son fils de ne pas avoir écrite... celle-là, c'est Tremblay qui l'a créée !

Contrastes et similitude

Benoît McGinnis, qui en était à sa première incursion dans le monde de Michel Tremblay, a incarné un Claude très crédible. Sa physionomie frêle l'a bien servi pour faire de son personnage un jeune homme fragile, presque terrorisé par moments, mais tout de même décidé à affronter l'adversité et soutenu par la certitude que son action, loin de relever du mépris⁶, comme on le lui dit, repose sur l'amour qu'il porte à chaque membre de sa famille. Sa fébrilité laissait transparaître une rage contenue. Sans être insolent, ce Claude a réussi à tenir tête à ce père auquel il avait tant besoin de parler. Bien des jeunes en quête d'amour paternel peuvent encore aujourd'hui se reconnaître dans ce personnage.

6. Il y aurait beaucoup à dire sur cette idée du mépris. Souvent, dans l'œuvre de Tremblay, mais cela est vrai aussi de beaucoup d'auteurs, la culture est présentée comme quelque chose dont on se méfie, associé même parfois à la « folie ». En fait, cette culture, revendiquée par quelques-uns, représente l'inconnu, et son éruption brise manifestement le consensus social sur lequel repose la vie familiale. Elle ne peut qu'éveiller des soupçons.

Marie-France Lambert et Josée Deschênes dans les rôles des deux Madeleine étaient très justes, la première laissant voir rapidement jusqu'à quel point elle a compris le « jeu » de son fils, sans compter celui de son mari, la deuxième adoptant clairement le ton vindicatif de l'épouse résolue à tourner la page. Madeleine I trouve les mots pour faire comprendre à Claude qu'elle n'est pas dupe de la vie qu'elle mène ; de fait, elle justifie et confirme son choix du refuge dans le silence, et l'interprétation de Marie-France Lambert sert bien la résignation du personnage. Quant à la Madeleine fictive, comme elle n'a pas à se soucier du lendemain, au dire de Madeleine I, elle peut bien se permettre sa crise d'indépendance. Encore une fois, Tremblay aura réussi à laisser entendre que la vie n'est pas simple !

Les deux Alex, bien qu'interprétés de façon très sentie par Normand D'Amour et Bernard Fortin, m'ont semblé plus caricaturaux. Leur gestuelle appuyée ne laissait aucun doute sur la « médiocrité » de leur personnage. Même si Madeleine I dit à Claude qu'il a fait de son père un portrait plus monstrueux que nécessaire, alors qu'il n'est « qu'un pauvre homme sans envergure » selon elle, les deux pères étaient fort semblables dans cette production : blagueurs, bavards, arrogants. Par contre, du côté des Mariette, le décalage était flagrant entre la « petite fille à papa », ricaneuse et cajoleuse mais aux allures vulgaires (Émilie Bibeau), et la jeune danseuse venue menacer son père de scandale si elle le revoit mettre les pieds dans un bar où elle travaille (Milène Leclerc). Mais, somme toute, cette distribution aura bien servi les personnages de Tremblay, qui jonglent entre douleur et colère, silence et révolte.

À vrai dire, les contrastes se sont souvent estompés pour laisser place à la similitude de ces personnages, question de souligner leur absolue parenté. Peut-être un peu trop d'ailleurs, ou alors un peu trop vite. Là où René Richard Cyr a manifestement choisi de donner très tôt raison à Claude, c'est quand il fait mimer par Madeleine I la scène que raconte Madeleine II à Alex II quand elle lui avoue connaître madame Cantin (de la double vie d'Alex) puisque celle-ci est déjà venue sonner à sa porte pour lui demander de l'argent. Dès cet instant (et la scène arrive au début de la pièce), il n'y a pas de doute dans l'esprit du spectateur : il peut avoir foi en ce que Claude a écrit. Personnellement, j'aurais préféré que le « suspense » soit maintenu un peu plus longtemps (comme il l'est dans le texte de Michel Tremblay) et que le spectateur construise lui-même au fur et à mesure de l'entrecroisement des dialogues sa propre « vérité ». Cependant, il faut dire que cette scène va dans le même sens que les tableaux du début et de la fin, quand René Richard Cyr présente tous les personnages en une seule ligne : ils ne font qu'un. Le théâtre n'est qu'un voile transparent qui laisse voir le « vrai monde ».

Un éclairage verdâtre et une musique soulignant à la manière de certains films les moments les plus dramatiques auront contribué à créer une atmosphère presque délétère pour cette histoire des années 60 où les personnages, chacun son tour, chercheront leur voie de sortie ou de survie. Pour Claude, il semble certain qu'après cette dure épreuve la littérature sera cette porte de sortie, l'imagination étant, il en est persuadé, un moyen de connaissance du monde et de dépassement de soi. ■